

# Le problème de la viande en Oubangui-Chari

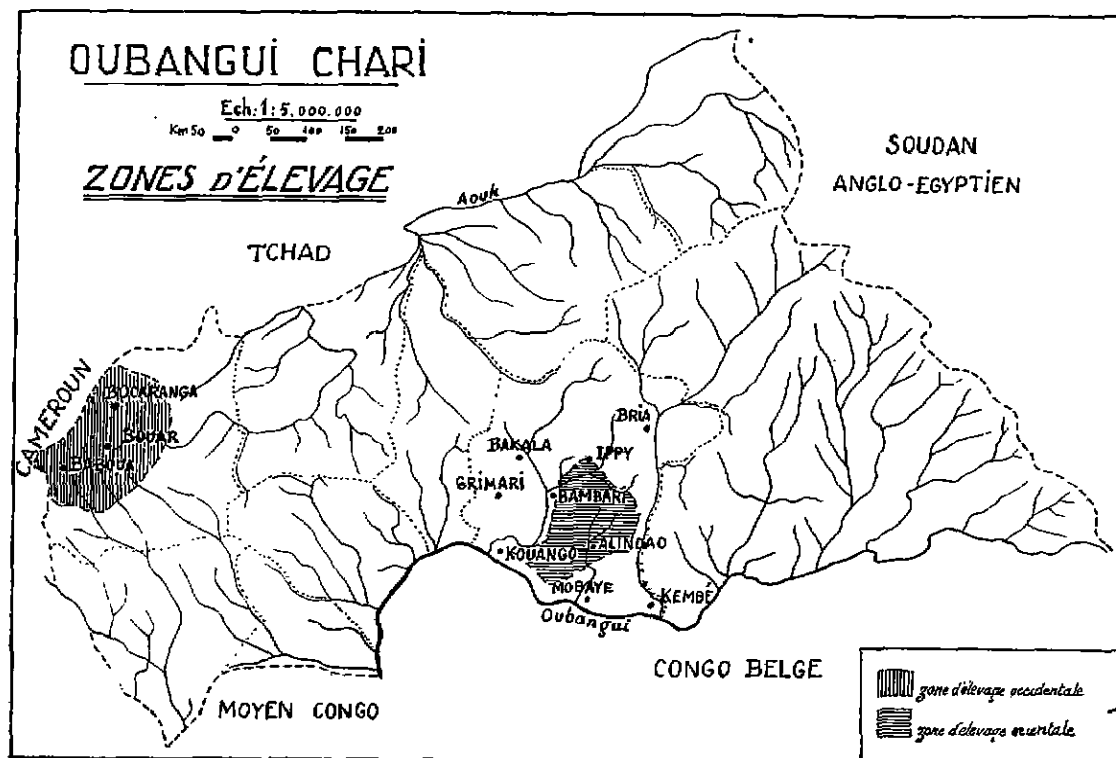
**Son évolution. Son importance économique et sociale**

par H. BRIZARD

L'alimentation des populations autochtones du Centre-Afrique est généralement caractérisée par une insuffisance chronique marquée de sa teneur en denrées azotées d'origine animale.

Cette carence, obstacle majeur à toute évolution

culières ou moins sévères — altitude, nature du sol et de la végétation, adaptabilité plus marquée de certaines races de bétail aux conditions de milieu — et de l'esprit d'initiative d'éleveurs à la recherche de pâturages inexploités, permet l'installation de



sociale et économique profonde et durable, tient surtout au très faible développement, pour ne pas dire à l'absence parfois totale du cheptel domestique, l'élevage étant, sur ces territoires, rendu pratiquement impossible du fait de conditions de milieu particulièrement défavorables et d'une pathologie meurtrière.

Il arrive parfois cependant que l'heureuse conjonction d'un ensemble de données écologiques parti-

centres d'élevage entièrement nouveaux sur des parcours n'ayant, de mémoire d'hommes, jamais hébergé de grands animaux domestiques.

Ce cheptel devient alors créateur de richesses nouvelles, tant par le capital qu'il représente que par les multiples activités qui naissent ou se développent en vue de son exploitation.

Plus grand encore est son rôle sur le plan social du fait de l'accroissement considérable du volume



Taureau Foulbé (région de Bouar).

des protéines animales mises alors à la disposition de populations maintenues dans un état statique d'évolution par un déséquilibre nutritionnel chronique accentué. Il en résulte, en général, une amélioration sensible de l'état sanitaire des habitants, l'index démographique augmente, le potentiel d'activité de la population entière s'accroît régulièrement.

Au cours des vingt-cinq dernières années, le territoire de l'Oubangui-Chari situé dans une zone particulièrement défavorable à l'élevage, a vu ainsi se créer de toutes pièces un élevage bovin dont l'importance va grandissant. L'exploitation rationnelle de ce cheptel permet, dès à présent, un ravitaillement en viande important des centres urbains les plus développés.

Ce sont la genèse de cet élevage et l'étude de son importance sociale et économique qui sont exposées dans le présent travail.

\* \* \*

Le territoire de l'Oubangui-Chari est à peu près entièrement situé entre les 16° et 24° degrés de longitude est et entre les 4° et 8° degrés de latitude nord.

Sa position dans le continent africain, à proximité de l'Équateur, lui confère un climat chaud et humide. La température y oscille entre 20° et 36° C., avec une humidité relative comprise entre 65 et 90 %. Un réseau fluvial particulièrement dense morcelle ce territoire, à dominance boisée dans la zone sud, et à alternance de savanes boisées et de forêts dans la région nord et nord-ouest.

Ces caractéristiques en font un pays d'élection pour les ecto- et les endoparasites du bétail. Les glossines, en particulier, sont répandues sur tout le

territoire. Elles abondent dans la région forestière ainsi que tout au long des galeries boisées qui bordent jusqu'au plus modeste cours d'eau de la savane.

Sur certains plateaux cependant, elles sont moins abondantes, tant du fait de l'altitude que de la nature de la végétation.

Dans un milieu apparemment aussi hostile, aucun élevage de gros bétail ne semblait possible, lorsqu'à partir de 1924, des pasteurs M'Bororo, partis du Cameroun à la recherche de nouveaux pâturages, vinrent s'installer dans les savanes légèrement boisées du district

de Baboua situé à l'ouest du territoire. Leurs animaux, zébus de race M'Bororo, préadaptés par une sévère sélection naturelle à des conditions de vie particulièrement défavorables, et bien que ne jouissant pas d'une grande résistance raciale à l'égard des protozooses locales, s'adaptèrent rapidement à leur nouveau milieu.

Pâturant sur des parcours relativement riches, puisque jamais encore exploités, et protégés de toute contamination venant de l'extérieur par de larges zones de savanes boisées où règne *G. morsitans*, le nombre de ces animaux s'accrût rapidement, tant du fait des apports extérieurs que du croît normal, le troupeau passant de 3.500 têtes, en 1928, à plus de 200.000 têtes, en 1951.

Dès 1938, le nombre des animaux élevés dans cette zone dépassait les possibilités des pâturages locaux. Pour éviter les multiples dangers résultant d'une trop grande concentration d'animaux, sur des espaces somme toute limités, et réduire l'érosion des sols, de nouveaux parcours furent recherchés où transplanter la partie excédentaire de ce cheptel.

À la suite des prospections effectuées par les vétérinaires de l'élevage en Oubangui-Chari, et sur leur conseil, un important mouvement de migration fut amorcé en direction de l'est et, en quatre ou cinq ans, de 25 à 30.000 animaux vinrent s'installer au sud-est de Bambari, dans une région relativement élevée, peu boisée, aux glossines peu abondantes.

Ce troupeau s'accrut rapidement, au point de compter plus de 100.000 têtes, en 1951.

Jusqu'en 1924, le territoire de l'Oubangui-Chari n'hébergeait pratiquement aucun bovin domestique et, à cette époque, il était tenu comme définitivement acquis que toute tentative d'élevage se solderait

par un échec total, du fait de la présence généralisée de glossines.

En 1951, le cheptel bovin du territoire s'élevait à plus de 350.000 animaux ainsi répartis :

*Zone occidentale :*

Districts de Bouar, Baboua, Bouranga... 250.000 têtes

*Zone orientale :*

Districts de Bambari, Ippy, Alindao, Kouango, Mobaye ..... 100.000 têtes

Une telle réussite s'explique initialement dans le choix judicieux, en 1934 et 1938, de parcours situés entre 900 et 1.200 mètres d'altitude dans le district occidental et autour de 500 mètres dans le district oriental, aux pâtures relativement riches et à faible densité glossinaire; dans la rusticité et l'adaptabilité des zébus M'Bororo et dans l'absence à peu près complète de maladies infectieuses et parasitaires d'allure épizootique.

Actuellement, si du fait de l'isolement presque total au cœur de la forêt savane tropicale de ces deux zones d'élevage, les risques de peste bovine et de péripneumonie sont peu à craindre, il n'en est pas de même pour ce qui est des trypanosomiasés.

En effet, l'augmentation continue et rapide du cheptel dans l'une et l'autre des deux zones d'élevage oblige maintenant de nombreux éleveurs à conduire, en fin de saison sèche, leurs animaux pâturer dans les vallées où la fraîcheur entretient une certaine végétation et où abondent les glossines chaque année plus infestantes. Les zébus trypanosomés, lors de leur retour sur les plateaux, disséminent l'affection, d'où la nécessité pour les services techniques responsables d'appliquer des mesures de chimiothérapie prophylactique et curative. Les animaux ainsi traités se chiffrent annuellement par dizaines de milliers.

Le croît du troupeau est rapide en raison surtout des précautions prises, dès le début, pour maintenir l'exploitation de ce cheptel dans les limites très raisonnables.

Sur le plan géographique, la répartition du cheptel bovin de l'Oubangui-Chari est actuellement la suivante :

*Zone occidentale :*

District de Baboua .....	130.000 têtes
— de Bouar.....	20.000 —
— de Bocaranga .....	100.000 —



Zébus M'Bororo acajou (boucherie)

*Zone orientale :*

District de Bambari .....	44.000 têtes
— de Ippy .....	8.000 —
— de Alindao.....	24.000 —
— de Mobaye.....	8.000 —
— de Kouango .....	16.000 —

### IMPORTANCE ÉCONOMIQUE DU CHEPTEL BOVIN DE L'OUBANGUI

Si, sur le plan de la prophylaxie sanitaire, ce cheptel est l'objet de toute l'attention des services techniques, son exploitation est également très surveillée et rationnellement conduite sous la direction des mêmes techniciens.

Pour assurer le succès et le développement de l'initiative prise par les pasteurs M'Bororo, venus du Cameroun se fixer sur les territoires de l'Oubangui, il convenait en effet de veiller dès le début de l'opération à ce qu'ils puissent retirer de leur activité la part équitable de profits qui leur était due. Il était également nécessaire de conserver au troupeau une potentialité accrue en évitant qu'il ne soit l'objet d'une exploitation trop intensive.

Les mesures prises dans ce but ont donné des résultats favorables. En 1951, le rendement de ce cheptel a été considérable. Les 350.000 animaux le constituant ont donné 32.000 animaux de boucherie, ce qui représente 9 % du capital disponible. Ce chiffre est particulièrement élevé, les normes d'exploitation du cheptel généralement acceptées pour le bétail africain, se situant entre 5 et 7 % suivant les régions.

Les 32.000 animaux sacrifiés pour la consommation humaine ont produit 4.800 tonnes de viande, ce qui

représente une moyenne de 150 kilogrammes de viande, en quartiers, par animal abattu.

Ces chiffres montrent, compte tenu de la morphologie générale et du développement corporel moyen du zébu M'Bororo, que n'ont été sacrifiés que des animaux adultes et en bon état physiologique.

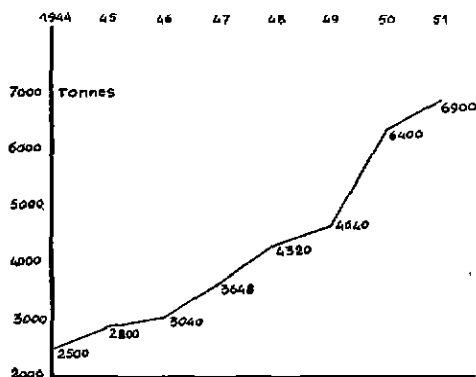
Ainsi, en vingt-cinq ans environ, la production de viande de l'Oubangui-Chari est passée de 0 kilogramme à 4.800 tonnes sans que soit portée atteinte à la potentialité d'un troupeau en état de développement constant.

Si les conditions d'élevage et d'exploitation actuelles se maintiennent, 7.000 tonnes de viande pourront être produites annuellement par le territoire, dès 1960.

En dépit de la production locale toujours croissante, il est nécessaire pour satisfaire, tout au moins en partie, les besoins de la population, d'importer par voie aérienne de la viande fraîche du Tchad, grâce à la mise en service d'avions spécialement équipés en vue de ce transport.

En 1951, la consommation contrôlée totale de viande du territoire a atteint 6.900 tonnes, dont 2.100 tonnes en provenance du Tchad.

La courbe n° 1 montre l'importance rapidement croissante de la consommation en viande du territoire au cours des huit dernières années.

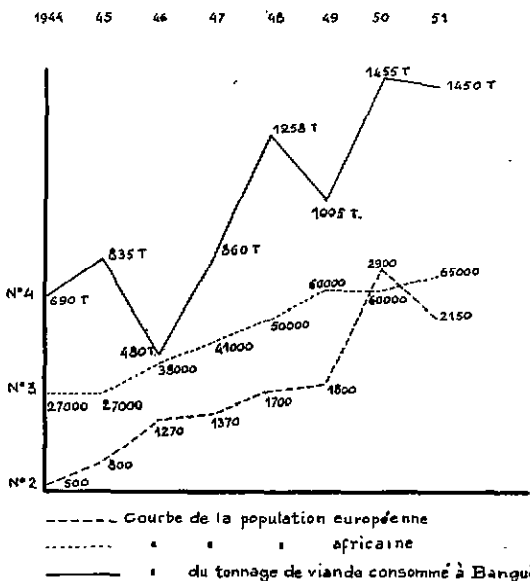


N°1. Courbe de la consommation de la viande en Oubangui durant les 8 dernières années.

Ces chiffres tiennent compte de l'importation d'une certaine quantité de viande en provenance du Tchad. En 1951, cette importation s'est élevée à 2.100 tonnes.

Bangui, chef-lieu du territoire, est le plus gros consommateur de viande de bœuf. La consommation y est passée de 690 tonnes, en 1944, à 1.450 tonnes, en 1951.

Au cours de la même période, la population totale sédentaire de la ville est passée de 27.500 à 67.150 habitants, les européens comptant pour 500 unités, en 1944, et 2.150, en 1951.



Les courbes 2, 3 et 4, rassemblées dans un même tableau, qui précise les détails concernant l'accroissement de la population de Bangui et de la consommation en viande de bœuf, montrent combien heureuse et bénéfique pour le territoire a été l'initiative prise dès 1924, et au cours des années suivantes, par les pasteurs M'Bororo.

La présence sur le territoire de l'Oubangui d'un cheptel de 350.000 bovins a, en effet, grandement facilité au cours des dernières années le ravitaillement en viande d'une population toujours croissante dans les centres urbains les plus importants du territoire et situés au cœur d'une zone qui avait toujours été considérée jusqu'ici comme absolument impropre à tout élevage.

Les 350.000 bovins qui vivent actuellement sur le territoire de l'Oubangui représentent un capital de 2 milliards de francs C.F.A. (1).

Le tonnage de viande disponible représente une valeur de 340 millions de francs C.F.A. qui se répartissent ainsi :

part des éleveurs.....	200.000.000
part du commerce du bétail....	100.000.000
part du commerce de boucherie..	40.000.000

En Oubangui-Chari, le commerce du bétail est presque essentiellement un commerce de troc. Les animaux sont, pour la plupart, échangés contre des marchandises utilitaires, telles que vêtements, couvertures, ustensiles de ménage, etc., et contre le natron du Tchad indispensable à la nourriture des animaux.

D'une façon générale, on estime que sur les

(1) Un franc C.F.A. vaut deux francs métropolitains.

200.000.000 de francs que les éleveurs retirent de la vente de leurs animaux, 160.000.000 environ leur sont remis sous forme de produits et de marchandises divers fournis par le commerce local.

Ces chiffres montrent toute l'importance que l'économie pastorale a prise en moins de vingt-cinq ans dans la vie économique du pays et, en particulier, de sa capitale.

#### Valeur sanitaire de la viande

Cysticerose bovine et téniasis humain sont extrêmement répandus en Afrique noire. La population et le cheptel bovin de l'Oubangui-Chari n'échappent point à cette règle.

Si les statistiques concernant le téniasis humain ne permettent pas de chiffrer la fréquence de l'affection, il n'en est pas de même en ce qui concerne la ladrerie bovine. Des statistiques d'abattoir montrent que 50 % des carcasses examinées sont plus ou moins abondamment parasitées.

Le moyen le plus efficace pour réduire les cas de la ladrerie bovine consiste à lutter contre le téniasis humain. C'est là un problème d'autant plus difficile à résoudre que les élevages sont morcelés et, qu'en conséquence, le nombre de personnes à traiter régulièrement est extrêmement élevé. Cette lutte a déjà été entreprise par le déparasitage systématique des éleveurs et de toutes les



Abattoir à Bangui (chambres froides)

personnes qui s'occupent du commerce du bétail.

La stérilisation par la cuisson diminuant sensiblement la valeur nutritive de la viande, il est apparu nécessaire d'utiliser le froid pour détruire les parasites.

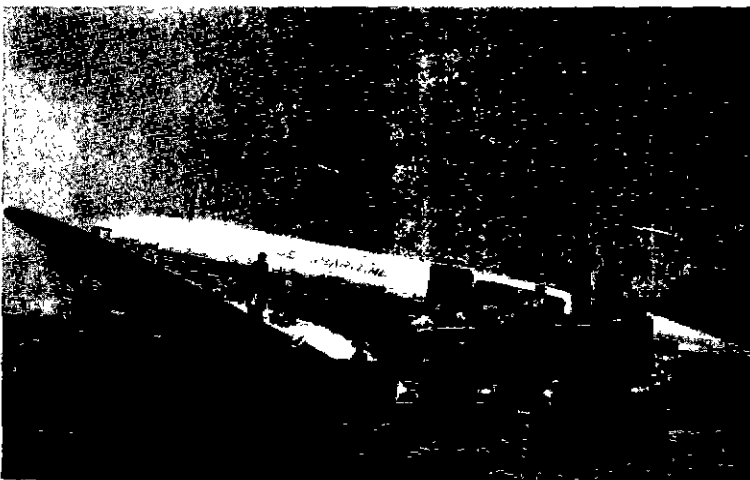
L'équipement frigorifique de l'abattoir de Bangui est actuellement en cours. Dès 1953, les viandes ladres estimées consommables y seront traitées à  $-30^{\circ}$  ou à  $-12^{\circ}$ , suivant le rythme des besoins de la consommation et en fonction aussi du prix de revient de la frigorie.

Si ce procédé donne les résultats escomptés, les abattoirs des autres centres urbains importants du territoire seront également équipés en chambres froides en vue de la stérilisation des viandes ladres abattues pour la consommation locale.

#### Protection sanitaire du cheptel bovin

Le cheptel de l'Oubangui est l'objet d'une étroite surveillance sanitaire pour lui éviter les redoutables conséquences d'épizooties de peste bovine ou de péripneumonie toujours à craindre en dépit de l'implantation des deux zones d'élevage dans des régions n'ayant que très peu de contact avec l'extérieur.

La seule affection qui paraît pouvoir entraver le développement de ce cheptel est la trypanosomiase bovine qui, pour les raisons antérieu-



Débarquement à Bangui de viande fraîche du Tchad.





Bétail M'Bororo en fin de saison sèche

rement exposées, a tendance à se répandre. Le dépistage et la lutte contre cette protozoose sont activement menés par les techniciens de l'Élevage en Oubangui-Chari, et les résultats obtenus sont encourageants.

### IMPORTANCE SOCIALE DU CHEPTEL BOVIN DE L'OUBANGUI

L'incidence démographique, dans les zones d'élevage, de l'existence d'un cheptel bovin en

DISTRICTS POURVUS DE GROS BÉTAIL Bambari, Yppi, Alindao, Mobaye, Kouango		
ANNÉE	NOMBRE de bœufs	POPULATION africaine
1941 .....	20.000	154.000
1951 .....	100.000	184.000
Accroissement ...	+80.000	+30.000
DISTRICTS DÉPOURVUS DE GROS BÉTAIL Kembé, Bakala, Briä, Grimari		
ANNÉE	NOMBRE de bœufs	POPULATION africaine
1941 .....	0	72.000
1951 .....	0	70.000
Diminution .....	0	-2.000

constant accroissement nous apparaît considérable.

L'introduction du gros bétail dans la zone orientale et la constitution d'un important troupeau dans les cinq des districts qui constituaient l'ancienne région de la Ouaka-Kotto, ont amené une augmentation très sensible de la population vivant dans ces districts alors que dans les quatre autres districts de la même région où, pour des raisons sanitaires, aucun troupeau n'a pu s'installer, la population accuse une légère diminution (tableau ci-dessus).

Ce tableau permet d'apprécier le rôle social que le

développement du cheptel joue et est appelé à jouer dans des régions qui, sur le plan humain, peuvent être considérées comme les plus désertées de l'Afrique.

Ce rôle sera d'autant plus considérable que le capital représenté par le cheptel sera géré de façon plus prudente.

### CHEPTEL PORCIN

Sur tout le territoire de l'Oubangui existe une race porcine locale qui peut se rattacher, par certains caractères, à la race ibérique.

Ces porcs, de pigmentation noire, sont très peu précoces, leur développement est lent et leur poids moyen, à l'état adulte, dépasse rarement 40 kilogrammes.

Ces animaux sont, en général, dans un état presque permanent de sous-alimentation, les propriétaires estimant qu'ils doivent subvenir par eux-mêmes à leurs besoins alimentaires. Une pareille conception est d'autant plus regrettable que le maïs, le manioc, la patate douce, sont couramment cultivés pour l'alimentation humaine. Ces denrées convenablement utilisées pourraient constituer une base solide pour la nourriture des porcs, dont la valeur nutritive pourrait être complétée grâce aux tourteaux d'arachides et de coton abondants sur le territoire.

La ladrerie est extrêmement fréquente. Les statistiques d'abattoirs montrent que 80 % environ des animaux sont parasités.

Le développement et l'amélioration de l'élevage du porc en Oubangui-Chari pourraient être rapidement obtenus si les éleveurs consentaient à s'intéresser à leurs animaux. Dans ce cas, le croisement de la race locale avec une race amélioratrice

donnerait des résultats favorables très rapides.

Un effort très sérieux a été déjà tenté dans ce sens. La station d'élevage de Bambari distribue des géniteurs mâles, Large White, qui sont cédés à des Sociétés de Prévoyance, à charge pour celles-ci de les distribuer à des éleveurs présentant des garanties suffisantes.

Des résultats encourageants ont déjà été atteints dans le district d'Almdao où la population sédentaire paraît vouloir s'intéresser à cette nouvelle source de profits.

La production actuelle commercialisable du porc atteint difficilement 50 tonnes par an.

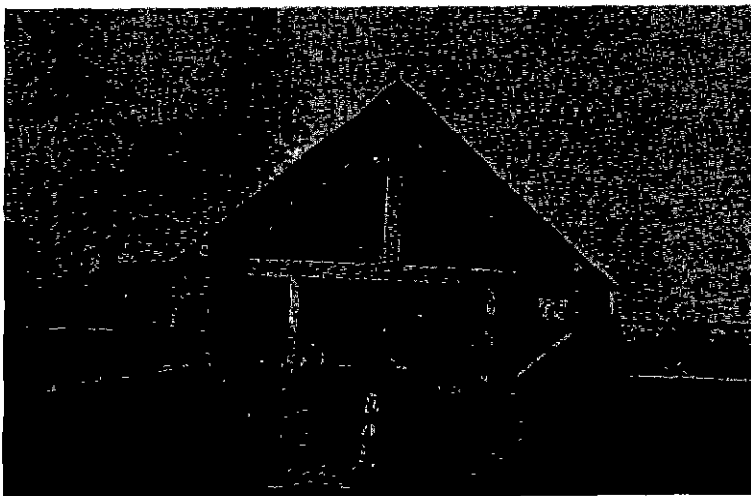
Le Service de l'Élevage de l'Oubangui-Chari s'efforce de produire de la viande de porc de préférence aux environs des centres urbains les plus importants afin que le tonnage de viande ainsi mis sur le marché libère un poids équivalent de viande de bœuf dont la consommation pourra être effectuée dans les agglomérations avoisinant les zones de production.

Un résultat certain est déjà obtenu en ce sens, quelques élevages conduits par des colons européens étant en train de s'organiser autour de la capitale, ce qui laisse espérer pour un avenir très prochain un ravitaillement amélioré en denrées azotées d'origine animale.

## CONCLUSION

La production de viande en Oubangui-Chari, nulle en 1924, a atteint près de 5.000 tonnes en 1951. Les possibilités d'extension de l'élevage offertes par le territoire devraient permettre de porter, à longue échéance, ce tonnage à 10.000 tonnes par an, viande de porc y comprise.

Les besoins de la consommation, en accrois-



*Bain antiparasitaire*

sement constant, sont nettement supérieurs aux possibilités de production des territoires. Une partie des besoins non satisfaits est comblée par des importations en provenance du Tchad.

Ces importations représentent un volant dont l'importance est facteur du pouvoir d'achat de la population qui dépend lui-même du marché du coton. C'est ainsi, qu'en 1952, la consommation de viande s'est accrue de 300 tonnes par rapport à celle enregistrée pour l'année 1951.

Cet accroissement a correspondu à une production cotonnière qui, pour l'année 1952, a laissé 250 millions, environ, de francs C.F.A. à la disposition de la population, de plus qu'en 1951.

Actuellement, pour l'ensemble du territoire, la ration annuelle moyenne d'un habitant en protéines animales, est de l'ordre de 7 kilogrammes. Nous nous proposons, si les moyens techniques et matériels nécessaires sont mis à notre disposition, de porter graduellement cette ration à 10 kilogrammes par an et par tête d'habitant.

Dix années au moins semblent devoir être nécessaires pour atteindre un but qui doit n'être qu'une étape dans la recherche d'un standing de vie toujours plus élevé pour les habitants du territoire.